

Matérialisme historique, catéchisme,
dogmes, sectes, aliénation nécessaire et réifications
diverses par la Gauche avec un G majuscule...

**une ellipse subversive sur la joie
d'anéantir**

Par Nox, 2005

Anti-Copyright

nox@resist.ca
www.foretnoire.da.ru
www.foretnoire.cjb.net

Sketch d'un essai s'adressant à des universitaires en sciences humaines qui prendront - on ne sait trop pourquoi - un journal étudiant qui n'est pas vraiment lu, peut-être à cause d'un contenu d'ordre général assez abrutissant, lourd, kitsch et redondant redondant redondant comme un long discours qui n'en finit plus et se résume généralement à «ce qu'on pense est bon», «ce qui est bon, nous le pensons» et «ce qui est bon, il faut le penser».

Parlons un peu de ce qui ne se parle pas, et plutôt que de se taper sur l'épaule en chantonnant « Forgeons notre Parti », voyons donc, pour une fois, la marge contenue à l'intérieur même de notre pseudo-mouvement. Dans ceux et celles que nous excluons quotidiennement se trouve reflétée notre propre incohérence, et notre cécité. Dans ce texte nous n'allons pas lancer de pierres, non, mais nous allons plutôt en retirer aux fondations de cette espèce de nouvelle église où la Gauche s'obstine à s'organiser, pieds et poings liés.

Des projets de société, en veux-tu, en v'là. Égalité des sexes, diète végétalienne, harmonie avec Gaia, abolition du salariat, révolution sexuelle, et ainsi de suite. Des concepts aussi, ça finit plus. Bourgeoisie, mondialisation, prolétariat, classe, réaction, etc. *ad nauseam*. De l'information, peut-être ? Des chiffres, aussi ? Combien de personnes meurent chaque jour à Lagos ? À quand la prochaine manif ? Quel ordre du jour pour la réunion XYZ de tel asso de tel pallier de telle gogosse ?

Il y a de plus en plus d'anarchistes qui parlent de délaisser la Gauche, d'aller plus loin (ex. Bob Black, John Zerzan). Il s'agit de bien plus que la vieille guéguerre «rouges VS noirs» (qui de toute façon consiste généralement à reprendre

des conflits que nous n'avons pas créé et d'assumer une position qui garantit qu'ils ne seront jamais réglés). Il s'agit de bien plus parce que la constituante du mutisme militant et de l'aliénation gauchiste ne réside pas dans le politique, elle est justement un glissement *en dehors* de la sphère du politique.

La réification est encrée profondément dans la Gauche, initialement puisque celle-ci propose un monde meilleur, un monde qui n'existe donc pas et qu'il faut *concevoir* dans l'abstrait avant de pouvoir le construire dans la réalité réelle. À partir de cet instant, des esprits sensibles qui s'interrogent sur le *comment faire* ont des opinions divergentes. S'en suivent différentes expériences du modèle théorique (et la liste est longue, Guerre Civile Espagone, Révolution Bolchévique, et patati et patata) qui seront récupérées seront diverses analyses, mais toujours *symbolisées*. Nous avons notre histoire, nos mythe, notre kitsch à nous.

Vient un stade où on doit tellement sacrifier dans nos propres vies pour cet Idéal que les symboles qui nous inspirent deviennent *sacrés*. On leur accorde une réalité propre et autonome, et on est convaincu de pouvoir les rendre tout autant réels aux nouveaux/nouvelles militants-es qui peuvent et *doivent* gonfler nos rangs, venir aux réunions, joindre les comités, etc. On parsemme nos discours de ces références abstraites qui font acte d'autorité. On s'imagine notre propre trajet mythique à travers la vie, à travers ce kitsch, et cela nous

procure un sens, une raison d'être et une envie de devenir. Un jour nous serons les héros, et un autre jour nous serons les victimes, les martyrs. Et cela nous rassure, parce que comme nous avons mentionné, pour vouloir changer le monde et *espérer* une autre réalité, nous nions cette réalité dans laquelle nous vivons actuellement et, assez tristement, nous réussissons beaucoup mieux à nier notre existence qu'à la changer.

Ce qui nous amène à parler de ces innombrables matérialistes, par qui nous signifions communistes, anarcho-communistes, marxi-machin ou *istes* de leurs personnage mythodologique préférés, dont la base argumentaire est l'Histoire, l'histoire avec un grand H.

Peut-être le premier mensonge de la vie sociale, le concept du temps, comme celui de la nature, n'existait pas avant qu'on se sépare de lui. Se situer dans le temps semble autant, sinon plus important, que de se situer dans l'espace. L'aliénation inhérente à la conscience d'un temps omniprésent nous pousse à se synchroniser nous mêmes. Il ne faudrait pas être en retard, ni au travail, ni à la manifestation, ni à la Révolution. Cette optique d'un temps homogène renvoi cependant au fétichisme du progrès technologique qui nous dicte son propre rythme, ses avancées, ses miracles, et se mesure par le degré à quel point nous pouvons nous, en tant qu'humains-es, nous distancer de la Nature.

L'Histoire s'appuie sur deux conceptions du temps, interreliées. La première, le temps cyclique, constitue le sentiment le plus originel de l'humain-e dans sa définition temporelle : le jour et la nuit, le passage des saisons, la naissance et la mort. À priori, le temps cyclique, lorsque vécu, n'était pas connu. Avant d'introduire la civilisation, l'être humain expérimentait un flot presque éternel de moments présents, dont chaque instant était qualitativement différent. Avec la révolution néolithique vint graduellement la technique du temps cyclique : la segmentation de l'année en mois, des mois en semaines, des semaines en jours, des jours en heures, des heures en minutes, des minutes en secondes, des secondes en centimes de secondes, etc. L'horloge, comme innovation préalable de la révolution industrielle (plus que la machine à vapeur), est venue structurer le Capital et transposer l'ordre qualitatif de l'existence avec une séquence purement quantitative, plongeant l'humanité dans le syndrome du lapin blanc qui est toujours « en r'tard en r'tard en r'tard ».

Le temps linéaire, perçu d'abord comme la sommation du temps cyclique (avec l'an zéro) ne repose pas sur l'expérience de ce dernier, mais bien sur la symbolisation du temps ainsi quantifié. Il s'agit donc de la réification de l'expérience subjective des événements, l'institution d'un nouvel axe à la constituante même de la vie. La ligne est tracée, c'est la chronologie. En filtrant un flot incalculable de données la

théorie historicienne procède alors à une *discrimination événementielle* qui doit donner un sens à l'Histoire. Mais comme ce temps est un construit de notre esprit que nous avons accepté comme symbole et introduit en tant que vérité, nous pouvons aussi manipuler cette matière abstraite et *lui faire dire que ce que nous voulons*. On réécrit l'Histoire. On l'interprète. On l'adapte comme on adaptait la Bible.

Mais là n'est que le début du cauchemars. Dès lors viennent les impératifs, le *déterminisme historique* qui nous ferait aller ici plutôt que là, dire ceci plutôt que cela, voir ce qui n'a pas été vu, entendre ce qui n'a pas été entendu, penser ce qui n'existe pas et faire ce en quoi l'Histoire nous a placé indéniablement. Si l'Histoire le démontre, cela est donc vrai. Et il faudra obéir à ses conditions, nous qui avons pourtant créés-es l'Histoire ne sommes plus que ses sous-produits.

Étrange, n'est-ce pas? Les matérialistes nous disent que la Révolution est impossible tant que les conditions ne sont pas remplies. Pourquoi pas maintenant? Les matérialistes se disent athés-es, mais donnent l'autorité à une seconde réalité, une nouvelle religion, un nouveau Dieu! Ils et elles affirment que l'Histoire permet la prise de conscience sur la vie, mais nous ne pourrons jamais *vivre* ailleurs que dans le moment présent, alors pourquoi essayer?

Dans ce nouvel obscurantisme, le militantisme est un acte de foi, et la révolte ne vise pas à la libération, mais au

perfectionnement d'une politique du rouleau-compresseur hermétique et aveugle. Le matérialisme, qui nous apparaît aujourd'hui comme un euphémisme du communisme et largement empreint dans la Gauche, se dit athé, socialiste (révolutionnaire), souvent revendiqué par les féministes radicales. Loin de vouloir médire la légitimité d'être athé-e, socialiste, révolutionnaire et féministe, il nous semble toutefois que le matérialisme, lorsque provoqué, est aisé à montrer un visage proto-fasciste, où les analyses faciles, la hiérarchie, le jargon auto-suffisant, les concepts creux, la peur de l'inconnu, la bureaucratie et l'obscurantisme se révèlent comme véritable politique, peut-être inassumée et incomprise même de ses adhérents-es. En dernier recours, les matérialistes vont justifier leurs innombrables efforts, et leurs actions jusqu'au meurtre, pour l'argument central, l'argument ultime: *post hoc ergo propter hoc*, après ceci et donc à cause de ceci, parce que l'Histoire est en marche, et nous sommes destinés à trotter derrière, pieds et poings liés.